VOIX NARRATIVES DANS
LA COLLINE OUBLIÉE *DE MOULOUD MAMMERI*

Sorin ENEA
Universitatea din Piteşti

Résumé: *Issu d'une quête identitare, le roman* **La colline oublieé** *de Mouloud Mammeri repose, dès ses premières pages, sur des oppositions. A peine la lecture commencée, le lecteur - un lecteur réel, car un autre - fictionnel- fera aussi irruption dans les pages du roman - se trouve déjà entraîné dans la construction de la trame romanesque car, sans lui, l'écriture n'aurait aucun aboutissement. Ce n'est qu'a travers lui que l'écrivain peut se faire l'écho des siens. Le lecteur est présupposé, c'est à son intention que se construit la trame du roman. Il est pris comme témoin de l'existence d'une communauté, d'un peuple, car seulement par son intermédiaire ceux-ci commencent à exister. La présence du lecteur - d'une autre origine que celle de la population qui se dévoilera à lui - apparaît comme certaine car l'emploi du pronom* **nous**, *dès les premières lignes du roman appelle obligatoirement, en opposition, un* **vous**, *de même que le pronom* **je** *- qui s'intègre à* **nous** *(la communauté dont il devient le porte-parole) - appelle un* **tu**.

A travers le roman, il y a plusieurs narrateurs qui se chargent de témoigner les faits. Pendant la première partie du roman - la plus étendue- , le narrateur s'identifie au personnage principa - Mokranel. Ensuite, après la mort de celui-ci, un autre narrateur, extérieur aux événements, prend sa place et on passe de la I-ère personne à la III-ème pour revenir, vers la fin du roman, à la I-ère personne. Ainsi, par ce passage, on affirme la continuité d'un peuple qui fait connaître son existence et qui prend en charge l'histoire de ceux qui on servi son idéal. A côté de ces narrateurs, apparaîtront dans le roman deux lecteurs: Mokrane - lecteur des letres de Aazi (sa femme) et d'Idir - et qui se comporte comme un critique, et un autre, extérieur, fictionnel, qui lit les notes du carnet de Mokrane, après la mort de celui-ci, et qui donne des explications sur l'écriture de ces notes, accentuant le fait que celui qui les a écrites a une identité bien distincte et qui est différente de celle du lecteur européen à l'intention duquel est écrit le roman.

Mots-clés *:identité, lecteur réel, lecteur fictionnel*

En parlant de la littérature maghrébine d'expression française qui naissait pendant la première moitié du XX-ème siècle et du peuple dont elle s'est fait l'écho, Albert Memmi notait: «*Pour la première fois, l'Afrique du nord se voit enfin assumée. Acceptée, revendiquée ou discutée, elle cesse d'être un simple décor ou un accident géographique […] Colonisés, il leur a suffi de s'exprimer, non pour témoigner sur la colonisation, mais pour révéler l'univers intérieur et extérieur du colonisé*».

Le roman **La Colline oubliée** apporte sur le devant de la scène le village kabyle traditionnel surpris dans sa vie quotidienne, avec ses espérances et ses malheurs avant et pendant la deuxième guerre mondiale.

Roman d'une identification, **La Colline oubliée** s'ouvre abruptement sur un espace inconnu que le narrateur appelle «*chez nous*», un espace mystérieux dépourvu de toute trace qui puisse l'inscrire dans une aire géographique ou culturelle et qui montre ainsi sa vocation universelle. Les saisons se succèdent dans cet espace, tracent un nouvel itinéraire à l'imaginaire de «l'Autre»:

> «*Le printemps, chez nous, ne dure pas. Au sortir des jours froids de l'hiver où il a venté rageusement sur les tuiles, où la neige avait fait se terrer les hommes et les bêtes, quand le tiède printemps revient, il a à peine le temps de barbouiller de vert les champs que déjà le soleil fait se faner les fleurs, puis*

BDD-A5556 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:39 UTC)

jaunir les moissons. Le printemps des jeunes filles non plus ne dure pas". (**La Colline oubliée**, p. 13).

Par le «*nous*», le narrateur fait déjà la distinction *émetteur/récepteur*, *je/tu* – les deux pronoms du discours et entraîne ainsi le lecteur dans la construction de la narration.

Quant au narrateur, on ne sait rien de lui, sinon le fait qu'il est un «*je*» qui se dévoile au fur et à mesure et qui appartient à la communauté désignée par «*nous*». L'identification de celui qui parle se fait en ajoutant aux événements racontés: «*De savoir que je devais épouser Aazi ne semblait pas avoir beaucoup affecté mon cousin Menach*» (**La Colline oubliée**, p. 13) une information de la liste des personnages principaux: «*Mokrane, mari de Tamazoust et père d'Aouda*». Par cela on est conduit à trouver que le «*je*» narrateur est Mokrane même.

Sur la page suivante le «*je*» narrateur reprend le «*chez nous*», sans éclairer pour autant de quel pays il s'agit: «*Une nuit que la chaleur étouffante de ma chambre m'empêchait de dormir, je sortis sur la place du village, la place des Pèlerins, comme on dit chez nous, respirer un air plus frais*». (**La Colline oubliée**, p. 14). Le lecteur découvre, à mesure que la lecture avance, qu'il s'agit d'un village kabyle. La parole de Mokrane resortissant du roman s'inscrit dans un espace (géographique – l'Algérie, historique - une colonisation pendant l'entre-deux-guerres, culturel – l'école d'Alger) qui va à l'encontre de celui des lecteurs car l'emploi du syntagme «*chez nous*» suppose aussi l'existence d'un «*chez vous*» par rapport auquel se fait la présentation du pays. Le «*chez nous*» travaille «*sur le sentiment d'une identification*» (**Relecture de la Colline Oubliée**), d'un espace qui est bien autre que celui du lecteur et qui est accentué par l'utilisation de la première personne plurielle:

«*Jadis nous allions tous les soirs chez Davda, la femme d'Akli, vider une quantité de pots de petit-lait, mais Menach, maintenant, au lieu de venir avec nous, prenait son fin bâton d'osier et allait sur la route marcher seul pendant des kilomètres. Sous prétexte que Davda et lui ne s'aimaient pas, Menach nous évitait tous et quand par hasard nous réussissons à le garder parmi nous, mon cousin se conduisait d'étrange façon …*». (**La Colline oubliée**, pp. 13-14).

Dans l'espace qui est «*chez nous*» Aazi devient Tamazoust ce qui joue toujours sur l'identité, Aazi étant le nom qu'on lui donnait avant que le sentiment d'appartenance à une certaine communauté, à une culture bien distincte s'éveille.

Si Mokrane est le narrateur de la première partie du roman qui s'étend sur trois quarts du livre, se trouvant au centre du roman, analysant les autres et s'analysant soi-même en même temps, les choses ne restent pas comme cela jusqu'à la fin du roman car il meurt bien avant que l'action soit achevée. Un autre narrateur vient prendre sa place dès son vivant: «*A Alger, où Mokrane, Menach et Meddour devaient se retrouver pour partir ensemble à Tasga, il y avait afflux de permissionnaires*». (**La Colline**, p. 158)

Il est bien évident que ce nouveau narrateur se pose comme extérieur à l'action et dès qu'il fait son apparition on fait le passage de la première personne à la troisième. La substitution de narrateur ne se fait pas tout d'un coup mais tout doucement et elle finit au moment où Mokrane meurt, ou plutôt au moment où il glisse dans l'éternité car cette terrible phrase: «*il est mort*» n'est pas prononcée: «*La voix de Menach quelque part chanta le thrène des morts. Ce fut la dernière chose dont il se rendit compte*». (**La Colline**, p. 170). C'est ce qui suit qui nous donne la certitude de sa mort et encore d'une manière très brutale: «*Il fut enterré trois jours plus tard dans le cimetière des Chaalal*». Ce «*il fut enterré*» est comme une douche froide et a pour but de nous enlever tout espoir qu'il pourrait être encore vivant.

BDD-A5556 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:39 UTC)

La mort de Mokrane apporte au premier plan Menach, le compagnon d'enfance et l'ami de Mokrane. Menach va continuer l'œuvre commencée par Mokrane – «En *souvenir de tout ce que nous avons eu de commun, je crois avoir arrangé pour le mieux tu ce que tu as laissé ici-bas de cher*» - et va faire l'objet de l'analyse du nouveau narrateur qui est en fait l'écrivain même car avant la fin du roman il s'intègre à la communauté qu'il décrit, en revenant, dans un court passage, à l'utilisation de la première personne plurielle:

> «*Mais Dieu nous voit et nous juge […]. […] et si notre prophète n'avait interdit comme péché de se tuer soi-même plusieurs se seraient hâtés d'atteindre le pardon de Dieu*». (**La Colline**, p. 205)

Mokrane– lecteur des lettres de Aazi et d'Idir

Personnage narrateur et écrivain, si on pense à la possibilité que Mokrane écrive lui-même le texte, il nous apparaît aussi dans la posture de lecteur. Et cette occasion lui est offerte par les lettres que lui envoient Aazi et Idir. Il ne se comporte pas comme un simple lecteur mais comme un critique aussi qui émet des jugements sur une œuvre littéraire.

La lettre d'Idir est résumée en peu de mots et on peut voir dans cette courte présentation quel est l'effet que la guerre avait produit sur celui-ci: «*L'armée avait complètement déçu mon camarade, trop indépendant pour se plier à une discipline*». Aucun commentaire n'accompagne cette lettre parce qu'Idir connaissait très bien le français et le magnait à perfection: «*Pour un peu je remplirais tous les murs de la caserne d'inscriptions gigantesques: "La quille et vivement !"* ». La phrase est bien claire et elle ne laisse pas de place aux interprétations. Rien ne montre la société de laquelle Idir est sorti et sa phrase devient ainsi un signe de la perte de l'identité, de l'assimilation par l'Autre.

La lettre d'Aazi est tout à fait différente. Dès que Mokrane l'ouvre il sait d'où elle vient: «*A l'écriture régulière et très appliquée je reconnus qu'Aazi avait-elle même écrit la lettre*». (**La Colline**, p. 63) Ainsi, par l'intermédiaire de cette lettre, Mokrane «*récupère le statut de lecteur face à Aazi devenue "écrivain autochtone*». (**Relecture de la Colline**). La lettre d'Aazi est très obscure, le sens en est bien caché et Mokrane met beaucoup de temps à la comprendre. Pour cela il doit faire des connexions entre ce que Aazi lui raconte et ce qu'il savait, ses souvenirs de Tasga et à la fin le sens se dévoile. Ainsi, la lecture de la lettre est-elle une interprétation des paroles d'Aazi, une trahison de la pensée originale. Au-delà des lignes écrites, Mokrane voit l'effort que Aazi avait déposer pour «*suggérer les choses plutôt que de les exprimer*». (**La Colline**, p. 63). Le sens de la lettre est d'autant plus difficile à comprendre qu'Aazi «*avait une connaissance très imparfaite du français*» mais cette chose-là n'est pas trop évidente dans le fragment que Mokrane a choisi pour exemplifier la lettre:

> «*Avant de dormir, tous les jours, je dis à Dieu: "Garde à Melha son fils, pour qu'elle soit heureuse dans son cœur."*
>
> *Toujours elle demande: "Pourquoi tu n'as pas d'enfants", mais je ne suis pas Dieu et, si je pars, il vaut mieux pour toi que je n'aie pas d'enfants.* »

L'écriture précédant la lecture, il est évident que le lecteur aura du mal à la comprendre s'il ne dispose pas des mêmes informations que l'écrivain ou si les choses ne sont pas clairement exprimées. Par l'intermédiaire de la lettre d'Aazi, Mokrane se trouve face à face avec sa situation d'écrivain qui interprète les paroles des siens pour les dire.

La lettre d'Aazi ne contient que quelques informations concernant ses relations avec ses beaux-parents et que Mokrane résume de la manière suivante:

BDD-A5556 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:39 UTC)

«*… ma mère ne s'entendait plus avec Aazi ; ma femme dit qu'elle ne peut pas me donner les raisons de ce dissentiment parce qu'elle même les ignore. Voire ! Elle dit aussi que sans mon père elle serait probablement renvoyée, que de toute façon ma mère ayant appris que nous allions être libérés maintenant que l'armistice était signé, n'attendait que ce moment pour lui faire signifier son congé par moi-même*». (**La Colline**, p. 64)

Un lecteur fictionnel.

L'exercice de l'écriture dans **La Colline oubliée** pose comme obligatoire la présence du lecteur car s'il n'existait pas alors l'écriture serait vaine. Ce lecteur que l'écrivain prend comme interlocuteur, comme témoin des choses racontées dans le roman, est un lecteur réel, quelqu'un qui lit le texte à un moment donné, mais cela, obligatoirement, après l'écriture. Cela n'empêche, quand même, qu'un autre lecteur, fictionnel, fasse son apparition dans les pages mêmes du roman. Et ce lecteur fictionnel y est introduit dans en même temps que les notes de l'agenda de Mokrane écrites en berbère. L'introduction de ces feuilles, faite par Mokrane même - «*J'eus du reste moi-même beaucoup à faire car les feuilles de mon agenda, vides d'ordinaires, sont pleines ce dernier mois à chaque page.*» (**La Colline**, p. 118) – pourrait nous conduire à croire que c'est lui qui les lit mais l'explication «*suit ici en lettres berbères, difficiles à déchiffrer, une définition médicale de la femme, qui n'est pas à l'honneur du sexe faible* » (p. 119) nous détourne de cette pensée car, si Mokrane avait lu lui-même ces pages, il aurait certainement connu ces lettres «*difficiles à déchiffrer*».

La deuxième intervention de ce lecteur se fait sentir à la fin du journal de Mokrane:

«*Ici s'arrête le carnet de Mokrane. Les trente dernières pages de gros papier lisse sont restées blanches. Seulement au revers de la couverture est dessiné un profil maladif de femme ; en dessous un mot en lettres berbères que peu savent déchiffrer, sans doute le nom de la femme. Mais l'histoire de Mokrane est connue de tout le monde chez nous et chacun peut vous en raconter la fin étrange*».(p. 158)

Le fait que Mokrane utilise l'écriture berbère dans son journal montre son appartenance à une culture, à une civilisation à laquelle il a puisé son savoir et en même temps son identification avec la société qui l'a fait naître. Cette écriture se veut comme une réaction contre le discours de Meddour, en fait contre celui de l'école coloniale car Meddour s'est approprié la doctrine coloniale et renie les valeurs de la culture de son peuple:

«*Notre point faible, c'était Meddour. Meddour dans un an sortirait de l'Ecole normale d'instituteurs de Bouzaréah. Il s'était fait à Tasga le promoteur de tout ce qu'il appelait des mots vagues de civilisation, progrès, idées modernes.* » (p. 26)

Mokrane, qui a étudié lui aussi à l'école coloniale et qui était étudiant à Bordeaux, utilise ses connaissances pour faire connaître aux autres les valeurs d'une culture devenue indigène par rapport à celle des colonisateurs. Dans son œuvre littéraire, si on peut considérer comme tel ses notations journalières, Mokrane mélange les connaissances apprises dans les deux écoles.

Les commentaires du lecteur fictionnel: «*difficiles à déchiffrer*», «*peu savent déchiffrer*», l'hésitation qu'il marque: «*sans doute le nom de la femme*», éclaircissent sur le choix linguistique dans l'écriture du roman. Le choix du héros-écrivain est déterminé par les conditions historiques:

BDD-A5556 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:39 UTC)

«*L'analphabétisme que connaissait la population algérienne excluait un véritable accès à une œuvre écrite en arabe ou en français*». (**Relecture de la Colline**)

et par le désir de faire connaître à l'Autre, dans sa propre langue, un monde qui lui est étranger. Et dans ce cas le but de l'écriture d'un roman est d'être efficace.

Le fait qu'il s'agit d'influencer l'Autre est démontré aussi par cela même qu'au milieu du peuple dont Mokrane est sorti l'oralité s'empare de son histoire et la voix collective se charge de transmettre plus loin ce drame: «*Mais l'histoire de Mokrane est connue de tout le monde chez nous et chacun peut vous en raconter la fin étrange*».

Le combat dont parle Menach à la fin du roman:

«*Reste-toi, dit-il, tu n'es pas tout à fait le vaincu puisque tu es parti en combattant, avec les honneurs de la guerre* » (p. 219)

inscrit l'œuvre de Mokrane sur le front de l'écriture: il restitue le savoir et la pratique romanesque d'une manière qui était propre au discours romanesque qui lui était antérieur.

Bibliographie

Anghelescu, N., *Introducere in Islam***,** Ed. Enciclopedica, Bucuresti, 1993

Congrès Mondial des littératures de Langue Française. Actes, textes réunis par Giuliana Toso Rodimis et Majid El Houssi, Universita degli studi di Padova, 1983

Djaout, T., *Lettre à Da L'Mulud* - http://www.chez.com

Hadj-Naceur, M., *Correspondances romanesques et jeu des personnages* - http://www.chez.com/athyeni/dalmulud.htm

Lacete-Tigziri, Nadjia, *Relecture de La Colline oubliée de Mouloud Mammeri*, http://www.limag.refer.org/Theses/DEALacete-Tigziri.PDF

La Littérature maghrébine - http://www.geocites.com/ra_dziri/litt_maghreb2.htm

Mammeri, M., *La Colline oubliée*, Gallimard, 1992

Mouloud Mammeri - http://sir.univ_lyon2.fr/limag/copielvet/copie_de_Forum/-production/00000010.htm

Pellegri, J., *Interview avec Mouloud Mammeri*- http://www.chez.com

Steiciuc, E.-B., *Panorama des littératures francophones. Le roman*. Vol. I, Ed. Universitatii Suceava, 2001

Stora, B., *Histoire de l'Algérie coloniale (1830 - 1954)*, Editions de la Découverte, Paris, 1991

BDD-A5556 © 2007 Universitatea din Pitești

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:39 UTC)